

Henri Laborit, L'Homme et la ville (Flammarion, 1971)

VII ALORS QUOI?

« Une humanité saccagée par ses
physiciens n'en sera-t-elle pas réduite,
un jour, à demander à ses biologistes
qu'ils lui restituent en qualité ce qu'elle
aurait perdu en quantité? »

Jean ROSTAND,
Nouvelles pensées d'un biologiste,
Stock, 1947.

La route que nous avons suivie nous fait aboutir à la notion que tous les problèmes angoissants qui se posent à l'Homme moderne ne peuvent trouver de solution que dans une transformation de son propre comportement. C'est avant tout la pulsion fort primitive qui le pousse à dominer ses semblables qui est à l'origine de la formation des classes sociales et de la recherche du profit. Celle-ci est elle-même à l'origine de la société industrielle, des problèmes modernes de la pollution de l'environnement, de la confiscation des moyens de diffusion de l'information au bénéfice de la structure de classe, de la création des besoins en marchandises. En ce qui concerne l'objet de cette étude, c'est encore la recherche constante du profit qui aboutit à l'absurdité des cités modernes. Il est probable même, que si la connaissance devient le moyen essentiel de domination, une classe se l'appropriera aux dépens de l'autre. L'Homme s'est soumis aveuglément jusqu'ici à la pression de sélection, qui veut que le plus agressif gagne dans la course de l'évolution. La propriété, la recherche du profit n'ont été que des moyens efficaces de domination. Lorsque l'on a tenté de les supprimer, la motivation instinctive s'est exprimée autrement : la bureaucratie est née. Mais l'attrait du profit a toujours rendu les hommes plus inventifs et plus entreprenants. La domination, sans autre profit que celui de croire que l'on dirige le processus de décision, est moins efficace comme moyen de stimulation même si certains honneurs lui sont combinés et certains avantages matériels aussi. La stimulation par l'objectif du bien collectif peut, en période révolutionnaire et immédiatement après, constituer une motivation suffisante, encore que l'anonymat doive en être proscrit et que les honneurs et la renommée doivent récompenser le mérite. Mais elle n'a qu'un temps. D'ailleurs, une révolution est toujours dominée par quelques hommes, peu nombreux.

La réussite technique du capitalisme procède de la domination liée au profit, et celui-ci de l'appropriation de la production et de la vente des marchandises. D'où une débauche d'imagination dont ont bénéficié parallèlement la technique et le profit.

Les idéologies les plus altruistes prétendent « libérer l'Homme de ses aliénations » alors que toutes ces aliénations ne sont que la conséquence de son aliénation première à la structure et au fonctionnement de son système nerveux dont personne ne parle jamais. Elles parlent encore d'égalité et de fraternité alors que ces deux mots, comme l'Histoire l'a constamment montré, n'ont aucune base scientifique au niveau du discours qui les exprime. Elles parlent d'épanouissement des facultés naturelles, mais quoi de plus naturel que les pulsions instinctives du cerveau reptilien, l'expérience automatisée du système limbique, principaux obstacles mais aussi facteurs indispensables au fonctionnement du cortex orbitofrontal ? Elles opposent avec raison le bien commun au profit et à la propriété privée. Mais de quelle propriété parle-t-on ? Celles des informations, du pouvoir de décision et de la connaissance sont-elles comprises dans le lot ? Comment empêcher technocrates et bureaucrates d'accaparer le pouvoir apparent de décision, et comment décider sans connaître ? Elles parlent de droits et de libertés, de démocratie. Malgré les ambiguïtés, les phantasmes et les désirs informulés que cachent ces malheureux mots, s'ils recouvrent quelque chose sous leur manteau

déchiré, est-ce que cela peut être autre chose que la connaissance ? Mais alors, celui qui désire réellement, profondément la généralisation du pouvoir et non sa confiscation au profit de quelques-uns, n'est-ce pas d'abord la généralisation de la connaissance qu'il doit souhaiter et tenter de promouvoir?

Remarquez qu'il y a belle lurette qu'on nous a conviés aussi à aimer le prochain comme nous-mêmes (ne sommes-nous pas les autres ?) et qu'on nous a prévenus qu'un chameau passerait plus facilement par le trou d'une aiguille qu'un riche n'entrerait aux cieus. Heureux les pauvres! Les dominateurs ont toujours cru que ces paroles avaient été inventées pour consoler les pauvres, mais pas pour eux. La civilisation chrétienne, tant vantée par nos humanistes contemporains, a permis à la bourgeoisie de tous les temps de calmer le peuple ici-bas en lui promettant des compensations dans un autre monde, et en s'octroyant sans vergogne les biens de la terre. Cette civilisation marchande a même introduit le marchandage dans les paroles du Christ : on marchande son bonheur de consommation terrestre, contre une béatitude, sans marchandises, mais éternelle. L'Homme est-il capable d'un acte gratuit ? Véritablement gratuit, car il est facile de décider de la gratuité d'un acte, quand on est inconscient de ses motivations instinctuelles et de ses automatismes sociaux. Si ceux-ci étaient pris en charge, aucun acte gratuit ne serait plus trouvé, mais du moins une certaine lucidité serait elle acquise, et une phraséologie trompeuse pourrait-elle être abandonnée. Le cynisme serait encore préférable à la vente hypocrite de la prière, des cierges et des indulgences, à celle de l'autorisation d'uriner dans un édicule public ou de s'asseoir sur un banc dans les espaces verts de nos cités modernes.

Puisque l'Homme n'est pas capable d'un acte gratuit, même pas le suicidaire, puisque, être vivant, il doit s'habituer à vivre dans son égoïsme biologique, souhaitons qu'il ose au moins regarder en face la motivation sordide de ses actes. Lui serait-il possible encore de retourner au stade d'évolution des bêtes, sans animosité et sans haine, sans excuses et sans explications logiques de ses meurtres, et comme elles, lui est-il encore possible de ne pas assassiner la bête de la même espèce, son contemporain ? Seul dans la nature à tuer les autres êtres vivants sans y être poussé par la faim, ne pourrait-il s'arrêter dans sa criminalité (et tant pis momentanément pour l'écologie) au seuil de sa propre espèce ?

L'expérience montre que les mots n'ont jamais suffi à l'en empêcher. Les morales sont en général des modes d'utilisation de la vie pour petits boutiquiers, des règlements que l'individu tourne toujours à son avantage aussi longtemps que le gendarme n'assure pas le respect non d'une morale, mais de sa sécrétion, la loi, qui est toujours la loi du plus fort et du plus agressif. La loi tourne en effet tout entière autour de la défense de la propriété privée - preuve que rien d'autre, jamais, n'a pu amener l'Homme à mieux contrôler ses comportements. Il n'a su institutionnaliser et réglementer que la façon de protéger ses appropriations successives d'un monde qui, en principe, devrait appartenir à tous.

Du fait qu'il vit, du fait qu'il parle pour excuser ses pulsions inconscientes, et qu'il ne peut revenir aux temps où il n'avait pas le loisir d'occire ses contemporains ou de les exploiter, ayant déjà fort à faire pour assurer sa nourriture quotidienne, il ne lui reste plus qu'à trouver un autre but à ses pulsions. Pour cela, il est d'abord nécessaire que des disparités matérielles évidentes disparaissent. On parle souvent de la société d'abondance, mais elle n'est telle que pour quelques-uns. Beaucoup, même en pays industrialisé, ne connaissent de l'abondance que celle dans laquelle ils observent que d'autres qu'eux se complaisent. On peut imaginer une abondance telle qu'également répartie, elle suffise au plus grand nombre. Mais dans ce cas, la répartition harmonieuse exige la disparition des hiérarchies de toutes sortes. Sans quoi, il existera toujours des moins favorisés désirant posséder ce que les plus favorisés possèdent. Aussi longtemps que l'Homme ne sera motivé que par la propriété des biens matériels, il semble difficile de déboucher sur une société sans classe. Ce n'est jusqu'ici que dans la misère ou dans la crainte généralisée, que l'unité se réalise momentanément.

Il ne peut donc chercher cette motivation nouvelle en dehors de lui. Il doit la trouver en lui. A moins qu'une grande crainte ne constitue une pression de nécessité suffisante pour étouffer ses pulsions instinctives. Il n'est pas sûr, par exemple, que la bombe atomique ait œuvré contre la paix. L'arme la plus effroyable que l'Homme ait jamais inventée est peut-être une raison d'espérer que,

pour éviter sa disparition en tant qu'espèce, la dernière guerre mondiale de son histoire aura été celle de 1939-1945. Il en est de même de la pollution et de la protection de l'environnement dont les classes possédantes tentent de faire un problème général, pour faire supporter à tous le prix des solutions, dès maintenant fréquemment réalisables, mais qui risqueraient de diminuer leurs marges bénéficiaires si elles seules, qui en sont responsables, en assumaient les frais. Si le plus grand nombre comprend que ce problème ne peut être résolu dans une économie de marché, car sa solution dans ce cadre autorisera une nouvelle poussée expansionniste, et favorisera des pollutions nouvelles, d'un type sans doute encore inconnu, il refusera de se laisser culpabiliser pour une faute dont il n'est pas responsable.

Si le fait réel de la pollution, de la dégradation de la biosphère est compris comme la conséquence globale, après de multiples interactions à des niveaux d'organisation différents, de sa pulsion dominante fondamentale, l'Homme risque d'être mis en face de sa disparition en tant qu'espèce, ou de la transformation des structures socio-économiques contemporaines. Une fois de plus, il n'aura pas le choix, car sa finalité étant de survivre, il devra obligatoirement se soumettre, c'est-à-dire abandonner la structure de classe de ses sociétés. L'optimisme, « l'espoir dans un avenir meilleur », c'est ainsi dans le déterminisme implacable de l'évolution de la vie au sein de la biosphère que nous pouvons les trouver, et non dans le prétendu choix des sociétés humaines qui, au stade d'évolution encore imparfait auquel elles sont parvenues, sont motivées d'abord par leur bien-être et leurs pulsions dominantes par rapport aux autres, plutôt que par la survie de l'espèce.

Nous touchons là, une fois de plus, au problème du jugement de valeur, que nous avons bien souvent abordé dans d'autres livres, et à la connaissance. Nous avons défini le jugement de valeur¹ comme un défaut de généralisation, une insuffisance dans la création de nouvelles structures, l'emprisonnement dans un système, « la focalisation de l'affectivité sur une structure trop étroite, trop close » sur un sous-ensemble ignorant l'ensemble plus grand qui l'englobe. Une information nouvelle n'est pas perçue, elle ne joue donc pas son rôle d'information, parce qu'elle est étrangère aux structures mentales (entendez par là aux automatismes acquis d'ordre sociologique) existantes. C'est le cas du discours en chinois pour qui ignore cette langue. Le jugement exclut cette information comme non signifiante, « sans valeur ». Il n'accordera de « valeur » qu'au jugement qui l'exclut. Ou bien encore, toute information nouvelle perçue sera intégrée dans une structure préexistante, et perdra immédiatement ses qualités évolutives, puisque l'évolution résulte de l'apparition de structures nouvelles. L'automatisme culturel permet ainsi « d'exclure » par un jugement de valeur toute information non conforme au canevas préexistant, et de lessiver l'angoisse qui naît toujours de l'inconnu à partir du moment où il est accepté objectivement. Il permet aussi l'action immédiate qui réclame des schémas simplistes et ne peut se contenter d'une attente, parfois longue, résultant de la création d'une structure nouvelle plus complexe à partir de l'addition complémentaire de l'information neuve à la structure ancienne. Ces comportements sont les plus répandus dans la vie sociale de l'Homme contemporain, qui au lieu de rechercher toujours les ensembles d'un degré de complexité supérieure à partir des sous-ensembles qui lui sont proposés, préfère diviser, analyser, chapitrer pour calmer son angoisse. C'est ainsi que la plupart des problèmes contemporains débouchant sur un ensemble socioéconomique, donc politique et planétaire, la majorité de nos contemporains préfèrent les aborder en pièces détachées, effrayés qu'ils sont des possibilités créatrices des nouveaux ensembles qui risquent de surgir d'une approche généralisante. Un exemple parmi bien d'autres en est la crise d'affectivité agressive qui survient chez beaucoup lorsqu'on envisage la possibilité de traiter de politique à l'école. La politique est une chose à part qui regarde les adultes, qui en traitent sans en avoir rien appris, plus tard, suivant leurs pulsions multiples et les automatismes acquis à partir de leur milieu social. Je viens d'entendre à la T.V. le président d'une puissante organisation de parents d'élèves, en pleine inconscience de son inconscient, développer ce thème. En cela, la biologie contemporaine, celle du système nerveux surtout, peut apporter certains remèdes si ses connaissances sont diffusées. La conscience de la relativité des engrammations sociales des comportements devrait, en principe, résulter de cette diffusion. Au lieu de ne voir dans l'autre que ce qui le différencie (ce qui, en conséquence, est forcément nié parce qu'appartenant à un autre ensemble qui, n'étant pas le nôtre, est rejeté), peut-être cette diffusion des connaissances biologiques

favoriserait- elle l'appréhension de ce qui identifie, et permettrait- elle la combinaison du différent en vue d'une intégration dans une structure nouvelle. Au lieu de rester enfermé dans une structure idéologique, même promue par un génie cosmique mais d'une époque déjà révolue, et de n'accepter, de n'entendre (sous la pression de la nécessité de survie) que ce qui peut s'introduire dans la structure préexistante, et pas toujours sans distorsion, ne serait-il pas possible de procéder autrement ?

Conscients de la rigidité de nos automatismes culturels, et méfiants à leur égard, pouvons-nous continuer à considérer l'autre *a priori* comme l'étranger, l'autre et son aura conceptuelle comme le « mal », alors que nous et nos conformes représentons forcément le bien, pouvons-nous l'ignorer, le « tuer », l'exclure de notre monde conceptuel à nous ? Pourquoi choisir entre deux jugements, le sien et le nôtre qui, s'ils sont différents sur un même problème, sont forcément le résultat d'une approche insuffisamment généralisante et psychanalytiquement programmée ? Pourquoi ne pas rechercher toujours l'intersection, en d'autres termes, la création de nouveaux ensembles plus complexes, si ce n'est que tardivement, sous la pression de la nécessité ?

Bien sûr, émettre un jugement, c'est affirmer sa propre existence, le faire partager, c'est assurer sa domination. Je n'ai moi-même présentement pas d'autre motivation que celle de m'affirmer en tant qu'être unique et dissemblable. Mais la biologie des comportements ne nous apprend-elle pas que sur une matrice biologique comparable, ce sont les autres qui depuis notre naissance se sont inscrits en chacun de nous, et pourquoi dans ce cas n'admettre dans cette inscription que les informations cohérentes avec notre structure antérieure ? Un enrichissement constant, incomparable, ne résulterait-il pas de la conduite d'un raisonnement, quel qu'il soit, à l'absurde, de l'examen de sa cohérence avec le plus grand ensemble, l'ensemble humain ? Il est évidemment plus facile de tuer « l'autre » en faisant disparaître ainsi la cause fondamentale de l'angoisse, avec le plaisir que la libération de la conduite agressive peut en éprouver. Mais il existe un plaisir également à déboucher sur une structure conceptuelle neuve, résultant de la complémentarité de deux opinions ou même de leur antagonisme irréductible qui force à les abandonner l'une et l'autre pour en accepter une troisième.

Je disais plus haut qu'avec le problème du jugement de valeur, nous abordions aussi celui de la connaissance. Le jugement de valeur, on le conçoit en effet, est obligatoirement lié à l'ignorance de la valeur d'un autre ensemble, et cette ignorance résulte de l'ignorance de la structure de cet autre ensemble. Et c'est en cela que je suis profondément persuadé que ce jugement de valeur a eu jusqu'ici pour base fondamentale l'ignorance des bases physio-biologiques sur lesquelles il repose. L'ignorance du déterminisme qui gouverne nos processus nerveux, appelés psychiques, pour les distinguer du monde de la matière et les faire pénétrer dans le monde du divin, de l'aléatoire, de l'indéterminé, du mythique, de l'« essence », a conduit au défaut de généralisation fondamentale, à la scission de la morale et de la physique. Je suis persuadé que la confusion, l'incohérence apparente du monde contemporain ont trouvé leur source dans l'ignorance de la biologie de nos comportements. La physique et ses conséquences techniques ont pu ainsi se développer dans le cadre rigide et objectif des lois de la matière, alors que la biologie est restée stagnante dans un chaos subjectif et moralisateur autorisant tous les jugements de valeur, tous les *a priori* tous les meurtres collectifs et toutes les exploitations de l'Homme par l'Homme.

*

* *

Nous n'avons vécu jusqu'ici que dans des systèmes explicatifs, logiques, de faits qui nous dépassent parce qu'ils appartiennent au monde vivant et non à celui de la matière inanimée. Et sans doute ai-je, au cours de cet ouvrage, construit un système de plus. Heureusement pour l'Homme, le système utilisé par la vie ne se soucie pas de la logique humaine. L'évolution des espèces s'est faite en l'absence de l'Homme vers une complexité croissante et, depuis son apparition tardive, elle s'est poursuivie sans qu'influence consciemment. Elle s'est poursuivie en pleine inconscience de celui qui en était depuis un million d'années la dernière étape. Il fallut attendre Darwin pour que l'Homme commence à deviner l'existence de la prodigieuse histoire dont il était jusque-là l'acteur et le spectateur inconscient. Depuis Darwin, l'évolution ne s'est pas interrompue sous le prétexte que

L'Homme en avait pris conscience. La révolution néolithique s'est accomplie sans qu'il en réalise l'importance fondamentale et qu'il en analyse les conséquences. Sa prétention à chaque époque a été de croire non pas que le monde était changé par son influence, ce qui est vrai, mais qu'il pouvait en diriger l'évolution. Depuis dix mille ans, chaque révolution a cru qu'elle avait transformé le cours de l'Histoire. Le recul montre que les plus grands conquérants, les plus grands réformateurs ont eu moins d'importance évolutive que le premier homme qui enfouit une graine dans la terre pour en provoquer volontairement la germination. C'est cet homme qui fut l'initiateur des sociétés modernes. Le reste, depuis, ne fut que détails techniques. La machine à vapeur et la révolution industrielle, des sous-produits de cet acte lointain et capital.

Or, malgré l'orgueil qu'il éprouve de sa réussite technique extraordinaire, l'Homme est toujours entre les mains de l'évolution, et l'étape que nous allons franchir ne sera pas sans doute une fois de plus le résultat d'une révolution volontariste, mais celui de l'implacable nécessité : ou il disparaîtra, ayant saccagé la biosphère qui lui est nécessaire encore pour survivre, ayant épuisé ses principales ressources énergétiques, ou il devra subir un changement radical de sa mentalité. Les cris d'alarme poussés par les écologistes ne doivent pas être interprétés comme un conseil de revenir en arrière, mais bien de choisir une autre route pour aller plus loin. Mais ce plus loin, ce nouvel horizon vers lequel il sera obligé de se diriger s'il ne veut pas mourir en tant qu'espèce, devra l'obliger aussi à changer fondamentalement son comportement. Cette civilisation industrielle dont on ne peut voir aujourd'hui l'aboutissement par une expansion galopante, que dans une catastrophe finale, cette civilisation industrielle qui résulte de l'instinct de domination, généreusement réparti dans toutes les sociétés humaines, ce danger non pour un groupe social, non pour un clan, une nation, une classe sociale, mais pour l'Humanité entière est celui qui va probablement obliger les hommes à s'unir, à se concerter. Ce que, ni les guerres, ni les révolutions, ni les génocides n'ont réussi jusqu'à maintenant de façon planétaire, mais toujours localement et temporairement, ce danger universel risque de le réaliser : l'unification de l'espèce humaine, la société sans classe. Nous avons tenté d'analyser les mécanismes qui poussent les hommes à se dominer les uns les autres en utilisant l'appropriation des biens matériels et de la connaissance. Cette motivation qui ne peut avoir de limites dans l'exploitation échevelée du monde matériel ne peut qu'aboutir à une catastrophe qui ne fera pas de distinction entre capitalistes, bureaucrates, technocrates de tous poils et prolétaires. Et c'est encore sous la pression de la nécessité que l'Homme devra s'incliner. *Il devra, pour la première fois depuis son apparition dans la biosphère, penser à l'Humanité s'il veut aussi penser à lui.* L'unité d'un organisme se réalise toujours par rapport à l'environnement.

Si cette vue prospective se réalise, les actions « généreuses » des révolutionnaires, dont l'avantage principal est de faire coïncider leurs pulsions instinctives, leurs désirs et leurs phantasmes, avec le bonheur (?) du plus grand nombre, paraîtront sans doute désuètes dans l'espoir qu'ils nourrissent d'une application de leur système logique à la vie. Elles n'auront pas été inutiles, car elles auront contribué à la prise de conscience par les masses de problèmes secondaires sur le plan de l'évolution, mais capitaux pour l'individu en situation dans le temps, plongé dans une époque. Les plus révolutionnaires d'entre eux apparaîtront plus tard, je pense, comme de modestes réformateurs. *La grande révolution aura été commandée, organisée et réalisée à leur insu, par la vie.*

J'ai hésité à écrire ces lignes car elles peuvent soulever d'innombrables critiques. Celle de n'être que l'expression de mes pulsions personnelles, de mes automatismes sociologiques et même scientifiques, pour tout dire, de mes automatismes bourgeois. Cette critique a peu d'importance, et je l'accepte volontiers car elle n'implique que moi. Par contre, une critique plus douloureuse et plus juste, du moins en apparence, consiste à dire qu'une telle attitude favorise l'immobilisme des masses, la domination des pouvoirs, de tous les pouvoirs, qu'elle constitue un carcan idéologique, une camisole à l'action révolutionnaire. On est autorisé à émettre une hypothèse, que si cette hypothèse conduit à la « praxis », et non pas à l'attente soumise d'un monde meilleur. Je suis très sensible à cette critique, et ma réponse ne convaincra que ceux qui ont déjà été convaincus par mon « système ». Ils sont sans doute peu nombreux, mais je n'ai pas la prétention de croire à l'importance sociologique de mes écrits d'une part; et, d'autre part, je suis bien certain que personne ne peut être influencé actuellement par la notion du déterminisme des comportements. Quelqu'un le serait-il qu'il n'en

continuerait pas moins à exprimer dans ses actions, comme je le fais moi-même, le fonctionnement de ses vieux cerveaux inconscients. J'ai quelque expérience maintenant de l'effet produit sur des groupes humains par la mise en doute de la liberté individuelle. Je n'ai pratiquement rencontré personne qui accepte d'abandonner cette notion, qui accepte même de la remettre en question.

Cependant, je répondrai à cette critique que la « praxis » ne se résume pas, pour moi, en actions de commandos, en défilés protestataires, en analyses jamais finies de concepts existants et à leur diffusion aux masses suivant des interprétations variées qui toutes se considèrent comme seules valables, comme seules vérités. Elle consiste aussi dans un immense travail d'information et de recherche dans des disciplines multiples qui n'existaient pas encore il y a trente ans, et qui ont pris naissance depuis. Ce travail ne s'inscrit pas obligatoirement dans un cadre dogmatique connu, et vouloir l'y faire pénétrer de force risque de le déformer par son passage à travers des goulots d'étranglement. A la différence des dogmes et des idéologies, le résultat de ce travail ne prétend pas à l'infailibilité, et il est tout prêt à reconnaître cette infailibilité aux dogmes et idéologies si celles-ci dépassent le stade de l'hypothèse de travail ancienne pour pénétrer dans le champ de l'expérimentation réussie. Il faut reconnaître que l'expérimentation attend encore aujourd'hui la réussite, ce qui ne nie nullement la valeur des expérimentations déjà faites comme source d'enseignement sur les erreurs à éviter. Le progrès est à ce prix. Mais comment éviter les erreurs en gardant les mêmes hypothèses de travail, en ne considérant l'échec que comme le résultat d'un défaut de manipulation, sans jamais remettre en question la validité de l'hypothèse de travail ?

Le déterminisme historique n'est pas limité à une courte période de l'histoire de la vie, l'Histoire humaine. Le déterminisme historique s'applique à toute l'évolution. *Il nous met en présence d'une pression de sélection. Elle s'est déjà appliquée depuis des millénaires aux groupes humains aux civilisations défuntées. Le fait nouveau aujourd'hui, c'est que la civilisation industrielle est planétaire ; elle n'intéresse pas seulement un sous-ensemble de l'ensemble humain, et sa disparition risque d'entraîner celle de l'espèce alors que jusqu'ici l'espèce avait survécu à la mort des civilisations.* Le fait d'en avoir pris conscience implique que l'Homme abandonne son instinct de domination interspécifique, sa volonté de puissance, pour survivre, ou qu'il s'y soumette malgré tout et qu'il disparaisse.

*
* * *

Nous avons au début de cet ouvrage, et dans ceux que nous avons précédemment écrits, insisté sur le fait que les processus vivants se caractérisaient par leur aspect multifactoriel et que le principe de causalité, telle cause produisant tel effet, ne leur était pas applicable. Les processus vivants ressortissent de la dynamique des systèmes complexes, et ils n'ont que faire des « analyses » logiques. En Egypte, pour ne prendre qu'un exemple, la construction du barrage d'Assouan répondait à une analyse sociopolitique, espérant fournir une source importante d'énergie et industrialiser ce pays sous-développé. Or, il arrête les apports limoneux qui se déversaient autrefois en aval et perturbe profondément la fertilisation légendaire des terres arables qui a fait la réputation de la vallée du Nil. L'eau salée remonte le delta du fleuve dont on a réduit le débit et dénature aussi les terres arables qui s'y trouvaient. On prévoit également (mais il y aurait eu avantage à le prévoir avant) que l'irrigation de nouvelles terres cultivées, par les canaux d'irrigation, provoquera la prolifération catastrophique de la bilharziose, maladie parasitaire qui sévit à l'état endémique en Égypte. Ainsi, on n'aboutit jamais en biologie, comme cela peut se voir en prose, à un effet unique. En intervenant dans un système complexe pour obtenir un effet désiré, on provoque l'apparition de multiples effets non désirés. Les bonnes intentions ne suffisent pas.

Les processus sociaux et la politique s'inscrivent au sein des processus vivants, donc de processus complexes que des analyses simples, utilisant le principe de causalité de la physique du XIX^e siècle, ne permettent pas de traiter scientifiquement. Nous serons peut-être aidés dans ce but un jour par des machines. Nous n'en sommes point encore là. De toute façon, le rôle essentiel de l'Homme de ce XX^e siècle finissant est moins sans doute de discourir ou même d'agir en utilisant des programmes valables pour la science du XIX^e siècle, que de comprendre les mécanismes rigides qui président à

l'évolution des espèces, la sienne n'ayant d'autre avantage sur ces pauvres grands sauriens du secondaire, si tôt disparus et dont l'existence ne nous est connue que par les ossements parvenus jusqu'à nous, que celui de posséder un cerveau capable d'imaginer des solutions neuves aux problèmes de survie qui lui sont posés. Mais il faut savoir que ces problèmes de survie ne sont point du domaine actuel de la « technique » qui peut résoudre les problèmes du monde de la matière, mais n'est point encore assez évoluée pour régenter le monde de la vie. En croyant pouvoir résoudre les problèmes que le capitalisme et le marxisme n'ont pas résolus, le technocratie se range lui-même dans le domaine des idéologies, car la technique du contrôle des sociétés humaines réside avant tout dans celle du système nerveux humain. Jusqu'ici personne n'a envisagé le rôle de celui-ci, la connaissance de ses mécanismes de fonctionnement, la manière de s'en rendre scientifiquement maître, les conséquences d'une telle évolution « technique ». Personne, en dehors des orateurs et des écrivains. La technique a été jusqu'ici un des masques de l'exploitation de l'Homme par l'Homme. Elle justifie les hiérarchies en leur fournissant des critères, et contribue à perpétuer les distinctions sociales dominatrices. L'étude biologique des comportements laisse seule espérer la mise au jour de ces restes fossilisés dans la crypte des mérites et des libertés humaines, et leur transfert au musée des illusions perdues.

*
* *

La ville est un outil efficace qui n'a jusqu'ici servi, à des groupes humains dominants, qu'à maintenir leur domination. La signification, l'utilisation, la structure même de la cité ne peuvent changer que si la structure socio-économique qui lui donne naissance change d'abord.

Sinon, les ajustements progressifs, les réformes édulcorantes failliront toujours à transformer les caractéristiques contemporaines. Nous savons que les spécialistes de l'urbanisme, les architectes d'abord, ont à se mesurer avec des problèmes insolubles sur le plan que nous avons abordé dans cet ouvrage. Ils sont confrontés avec le problème de « loger les gens », de le faire au mieux des intérêts de ceux-ci. Ils savent aussi que ce faisant, ils vivent, c'est-à-dire qu'ils s'inscrivent dans un certain type de société, marchande ou technocratique, à laquelle ils servent souvent d'excuse ou de paravent. Nous savons que beaucoup en sont conscients, mais qu'ils sont bien forcés d'œuvrer dans le cadre qui leur est imposé, sans pour autant le considérer comme le plus souhaitable.

Ce n'était pas une raison suffisante pour nous empêcher d'aborder ce plan général, tout en sachant qu'il ne suffit pas de prendre conscience d'un mécanisme pour pouvoir sans danger en assurer la transformation structurale profonde. Du moins est-il nécessaire de connaître un mécanisme si l'on veut en changer et le remplacer par un autre. C'est sans doute la seule façon d'éviter de reproduire les mêmes erreurs. Quel que soit ce que l'avenir nous réserve, évolution complexifiante ou révolution, il paraît probable que le réformisme ne suffira pas pour fournir des solutions vraiment neuves. D'autre part, on peut penser que le phénomène essentiel n'est pas d'influencer l'évolution, ce qui n'est le plus souvent qu'une croyance pieuse issue de l'ignorance où nous sommes des déterminismes cosmiques auxquels nous sommes soumis, mais d'avoir suffisamment conscience de cette évolution, et de tâcher d'en découvrir les mécanismes. C'est en effet le seul espoir qui nous reste de nous rendre indépendants des déterminismes du passé.

L'approche que nous avons faite de ceux-ci sera considérée par beaucoup comme utopique, en ce qui concerne les espoirs qui peuvent naître de leur analyse. L'utopie est généralement l'ensemble nouveau non compris encore dans les jugements de valeur du moment. Nous ne pouvons que souhaiter que l'urbano-bio-logique fasse un jour partie des jugements de valeur d'une époque. Elle permettra à une autre utopie de voir le jour. La véritable utopie ne serait-elle pas de croire que l'Homme puisse un jour se passer d'utopie ?

1. Henri Laborit (1968), *Biologie et structure*, collection « Idées », Gallimard.